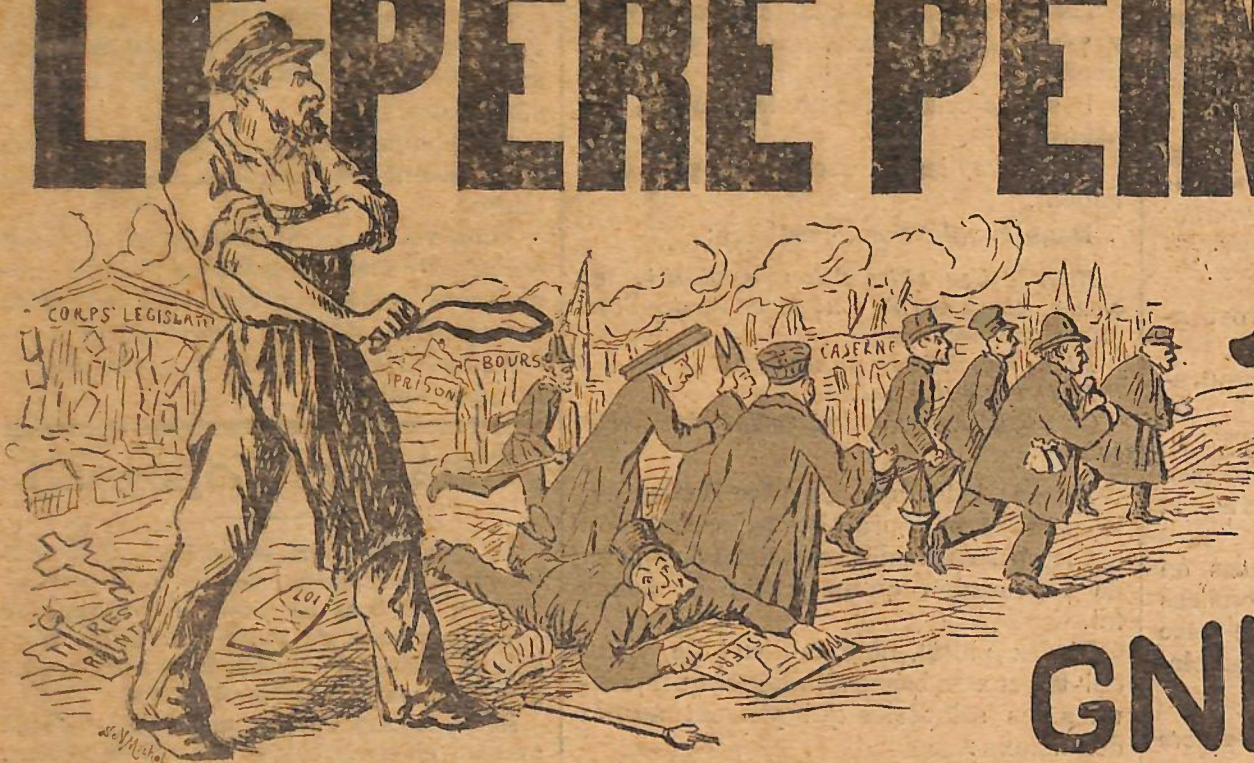


LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LA REVANCHE DES PANAMITARDS

Le PÈRE PEINARD en Assises

L'ÉTAT-PATRON A CHERBOURG

Fourbis d'exploiteurs à Besançon



Papier Torcheculatif

Eh foutre, y a belle lurette que du papier torcheculatif n'avait rapliqué à la turne.

C'était-y donc que la haine des marchands d'injustice s'était calmée avec le frio, — pour ne se réveiller qu'au printemps?

Nom de dieu, non !

Seulement, tous ces temps-ci, les sacrées bourriques ont eu une chiée d'aryas avec le Panama. Tellement, qu'il n'y avait pas méche de chercher pouille au vieux gniaff.

C'est pas l'envie qui leur manquait, — c'était le temps, cré pétard !

Songez donc, leur situation n'était pas brillante : ils étaient comme qui dirait sur

un bateau vermoulu, aussi troué qu'une écumoire. Fallait parer aux avaros, boucher les trous à la vapeur...

Un moment, ils se sont crus roustis, sans espoir de se requinquer !

Les chameaux ont eu la veine de s'en sauver, nom de dieu. Maintenant les trous sont bouchés.

C'est-à-dire, les gros voleurs du Panama sont tirés du pétrin, le scandale est dans le sciau.

Du coup, mille bombes, les enjuponnés ont respiré un brin !

Et, nom de dieu, aussitôt revenus à eux, ça n'a pas fait long feu : leur premier soin a été de tomber sur le râble du Père Peinard.

Si bien que samedi dernier, à la nuit, un larbin de l'Injustice s'amenait à la piôle avec un torchecul convoquant le copain Lécuyer pour le samedi 25 février.

C'est après le n° 203 que les sacrées bourriques de juges sont en rogne. Ce qui les a bougrement embistrouillé, c'est que dans ce numéro y avait deux flanches sur les conscrits.

Tous deux sont poursuivis !

Et foutre, y a pas à tortiller, on a beau chercher la petite bête, y a pas plan de dégouter les provocations qu'y reluquent les marchands d'injustice.

Y en a pas la queue d'une, nom de dieu !

D'ailleurs, les camaros vont en juger par eux-mêmes ; je vas leur fourrer sous le pif les bouts de tartine qui ont foutu à ressaut la clique justiciarde.

D'abord, ils foutent un sacré croc-en-jambe à leur garce de loi contre la presse. Ils poursuivent le premier flanche *Maudit sort* et la *Babillarde d'un Campluchard*, « dans leur ensemble ».

Reluquez ces derniers mots, les aminches, « l'ensemble de l'article ».

La loi contre la presse dit formellement que la provocation doit être directe, sinon y a rien de fait.

Or, y a pas besoin d'être bien mariolle pour saisir qu'une provocation directe doit forcément s'adresser directement à quelqu'un, et que ça ne peut pas résulter de l'ensemble d'une tartine.

Ceci dit, voici les becquets que les sacrées bourriques ont souligné, les trouvant plus provocateurs que le reste.

Dans le flanche intitulé *Maudit sort*, ils trouvent une provocation au meurtre dans ce qui n'est que la constatation d'un fait. Après avoir dit que si le populo ne fait pas de rouspétance, c'est parce qu'il a le trac des culottes rouges, y a :

Qu'aujourd'hui pour demain, on ait la certitude que les troubades prendront leur fusil par le bout du canon pour écrabouiller à coups de crosse le képi des galonnards.

Et ça ne fera pas un pli, mille bombes !

Nom, de dieu, pour piger une provocation au meurtre là-dedans faut être,

Ou aussi gourde que Sa Jean-Foutre-rie Carnot,

Ou aussi crapule que Rouvier.

J'en dirai autant pour la prétendue provocation au meurtre, relevée dans la *Babillarde d'un Campluchard*.

Examinant si les troubades foutus en face du populo seront assez monstres pour massacrer leurs frangins, le père Barbassou conclut que c'est pas possible, et dit :

Ils auront beau vous souler d'eau-de-vie et de mensonges, — les cochons en seront pour leurs frais ! vous leur tournerez le cul !

Ne voulant pas subir les engueulades des mères, vous viendrez donner un coup de main au populo....

Mille tonnerres, m'est avis que les juges pourraient avoir le nez plus creux.

Leurs rosseries sont trop bêtaïsses pour qu'on coupe dans le pont : ils savent aussi bien que bibi qu'il n'y a pas une miette de provocation ;

Mais les grosses légumes de la gouvernance leur donnent des ordres, — et ils obéissent sans ouvrir leur sale bec.

Oh, c'est des vrais larbins ! Ils sont aussi plats qu'une punaise qui a jeûné dix-huit mois, — ils ne refoulent jamais sur la sale besogne qu'on leur ordonne, si infecte soit-elle.

*
*
*

Mais, c'est foutre pas tout !

Dans les deux mêmes tartines, il paraît qu'il y a par surcroît des provocations adressées aux troubades pour les détourner de leurs cochons de devoirs militaires.

Là, l'andouillerie est encore plus carabinée !

C'est pas aux troubades que les deux flanches étaient adressées, c'est aux conscrits.

Or, si vaches qu'ils soient, les juges pourraient pourtant bien de ne pas confondre intelligence avec sergent de ville et conscrit avec soldat.

C'est pas du tout pareil, nom de dieu !

A ce compte, y aurait pas mèche de dire à un loupot qui tête encore : « Le métier de soldat est un métier d'assassin, quand tu seras grand, faudra pas y faire... »

Les sales juges, que personne ne nous envie, prouveraient que le loupot n'étant venu au monde que pour aller d'ici vingt ans et six mois, s'abrutir dans une caserne, il est déjà soldat, — et que conséquemment, débiter l'armée à ce té-

tard, c'est faire de la provocation aux militaires.

Du moins dans les tartines poursuivies, y a-t-il bien les provocations en question ?

Pas plus celles-là que les autres, cré pétard !

A preuve, les phrases visées principalement.

Dans *Maudit Sort*, c'est ceci :

Nom de dieu, si les fistons avaient le nez creux, ils feraient tout le contraire de ce qu'on leur ordonne.

Et au lieu de tirer un numéro, ils tireraient à cul !

Ça serait bougrement plus rupinskoff, mille bombes.

Dans la babillarde du père Barbassou, le passage où, paraît-il, la provocation est le plus carabinée, est aussi dépourvu de provocation qu'un jugeur de bonne foi.

Voyez plutôt, nom de dieu ! Le vieux cul-terreux se borne à indiquer quelques-unes des saloperies qui pendent au nez des fistons :

Primo, vous serez colloqués dans une caserne. Une prison, foutre ! Un baigne... sale boîte où il n'y a rien à piger que des engueulades, la fièvre ou la peste.

Vous boufferez une infecte ratatouille.

Des petits merdillons, châtés par Saint-Maixent ou Saint-Cyr (sans compter les birbes de sous-offs), vous agoniseront de sottises.

Là encore, de provocation à la désobéissance, pas la queue d'une !

*
*
*

Eh alors ?

Eh bien, nom de dieu, c'est les emmerdements qui continuent !

Depuis des années, les marchands d'injustice font des pieds et des pattes pour couper la chique au père Peinard.

Dès qu'ils voient un gérant nouveau, ils le déquillent, espérant que ce sera le dernier.

Pauvres vaches ! Faut-il donc leur seriner à nouveau qu'il y a une riche réserve de zigues d'attaque, prêts à se foutre en avant.

Chaque jour, de chouettes fistons se collent sur les rangs, ne demandant pas mieux que de servir de paratonnerre et d'empocher les condamnations.

Les enjuponnés devraient être fixés !

Pourquoi donc être toujours à m'asticotter ? Au lieu de me calmer, ça m'excite.

Pourquoi donc ne me laissent-ils pas jacasser en paix avec les bons bougres ? Qu'espèrent-ils ?

Ils savent bien qu'ils ne me musèleront pas ! Leurs vacheries glissent sur bibi, — sans me faire ni chaud, ni froid.

Eux seuls gagneraient à me foutre un brin de tranquillité : ils se foutent martel en tête, cherchent des pièges pour me paumer, se foutent le sang en mouvement.

C'est du turbin tout ça, nom de dieu !

Feraient-ils pas mieux de se rouler les pouces et d'admirer leur grosse bedaine, que d'être continuellement à mes trouses ?

Je sais bien que les salauds n'entreront pas dans mon joint !

Ils sont bougrement flemmasses d'habitude, et pourtant ils se décarcasseraient avec bougrement de jubilation pour me serrer la vis.

Leur haine est bougrement féroce, et s'ils osaient, ils m'auraient vite coupé la langue.

Mais voilà, ils n'osent pas ! Ils sont obligés d'y mettre des façons : si accommodant que soit leur abominable code, faut pas trop le violer, car, à force, il ne pourrait plus servir de matelas pour abriter les jean-foutre.

Ohé, les Copains !

Le copain Lécuyer s'est décidé à aller reluquer la tronche des enjuponnés.

Donc, les bons bougres qui voudront se payer la séance du Palais d'Injustice n'ont qu'à se trouver le samedi, 25 février, à onze heures du matin, à la Cour d'assises.

Henri Robert, l'avocat qui a déjà défendu avec un chouette bagout pas mal de copains, donnera un coup de main à Lécuyer pour sa défense.



Saperlipette, y a une sacrée épidémie de grèves !

Il en pousse de tous les côtés, nom de dieu ! Turellement, si je voulais chercher la petite bête y aurait bougrement à dire, car ces grèves tournent trop souvent en eau de boudin et finissent par la déconfiture des prolos.

Pas moins, c'est bon signe de voir le populo se grouiller un brin, et refuser de subir sans rouspétance les crapuleries patronales.

C'est le glou glou de la guerre sociale qui commence, — en attendant qu'elle bouillonne ferme.

Les bons bougres sentent la mistoufle les envahir ; ne voulant pas se laisser submerger, ils cherchent à résister.

Ne connaissant pas le remède, ils se figurent qu'il n'y a qu'à se foutre en grève.

Ils lâchent l'usine, se roulent les pouces et la grève dure jusqu'au jour où leurs quatre sous sont épuisés et où les boutiquiers coupent le credo.

Alors, faut que les bons bougres canent !

Pourtant, ils ont tiré un riche enseignement de leur semblant de guerre qu'ils ont fait aux singes.

Jusqu'à là ils ne savaient trop ce qu'était le patron : les jean-foutre de la haute leur ayant seriné de tout temps que le patron est indispensable, ils coupaient dans le pont.

Une fois en grève leurs quinquets se sont ouverts, et l'exploiteur qu'ils avaient quasiment pris pour un associé leur a paru ce qu'il est réellement :

L'ennemi du populo !

Ils ont serré les poings..., et sont rentrés au baigne, la rage au ventre.

*
*
*

Ainsi, à Nancy, il vient d'y avoir une grande grève de cordonniers.

Nom de dieu, s'il y a une population qui pâtit horriblement de la mistoufle, c'est bien celle-là.

Y a des grandes usines où les ripatons se

font à la machine, — et turellement c'est par milliers que les prolos s'enfourment dans ces bagnes.

L'homme gagne 50 sous par jour.

La femme arrive à se faire de 25 à 30 sous.

Quant aux gosses on les emploie aussi dès qu'ils sortent de l'école. Tout petiots, en fait de toupies, ils n'entendent plus ronfler que celles du chantier de fraisage.

Et, nom de dieu, les pauvres prolos ne sont pas des pète-secs! Tant qu'ils ont pu ils ont en l'u é leur triste sort sans grogner.

Pourtant, à force, ne pouvant plus vivre, ils se sont foutus en grève.

C'était en pleine saison; épatés de leur aplomb, quelques patrons ont cané illico, accordant quelques babioles de satisfaction.

Les ouvriers en étaient babas de voir que la victoire leur avait été si facile.

Les autres grévistes ont eu le tort de se laisser embobiner par les petits ambitieux de la chambre syndicale, qui ne jurent que par les dépotés boulangistes.

Alors, on a fait du parlementarisme sur toute la ligne: y a eu une procession de délégations chez toutes les grosses légumes du patelin.

Résultat, l'arbitrement!

Turellement, du moment que la grève n'avait pas abouti tout à trac, il était forcé qu'elle tourne en eau de boudin.

Quoique ça, le fait d'avoir osé se foutre en grève, est déjà quelque chose de rupinskoff, — étant donné le caractère gnan-gnan de ces sacrés nom de dieu de lorrains.

Maintenant qu'ils ont fait un premier pas, j'espère bien qu'il ne flânocheront pas et iront de l'avant.

Un autre patelin où les grèves sont quasiment en permanence, c'est le Pas-de-Calais.

Ah, nom de dieu, les mineurs ne sont pas des poules mouillées!

Le seul tort des gueules noires est de trop couper dans les boniments des socialos à la manque.

D'autre part, comme les grosses légumes les savent bougrement énergiques, on les tient à l'œil. Les charognards des Compagnies n'ont qu'un signe à faire pour que la gouvernance toute ses cognes en campagne.

Ainsi, dimanche dernier, à Liévin, le vent soufflait à la grève. Sans s'épater les gendarmes ont foutu le grappin sur quelques-uns des gas qui se grouillaient le plus.

Ils ont coffré cinq bons bougres. L'un d'eux, le copain Dulongpon, a été arrêté à sa piole, tandis qu'il était en train de bouffer avec sa femme et ses gosses.

Trois des gas ont été condamnés à quinze jours de prison, et les deux autres à six mois.

La raison? Entraves à la liberté du travail!

A Rive-de-Gier, les bons bougres de grévistes commencent à s'énerver. Le sang leur bouillonne dans les veines, — ils ont des démanagements au bout des doigts.

Là-bas, y a pas que les bons bougres qui font du fouan; les bonnes bougresses s'en mêlent aussi.

Et, nom de dieu, là où elles foutent leur grain de sel, ça se grouille toujours chiquement.

Comment ça se terminera?

Malin qui pourrait le prévoir, cré tonnerre...

Il suffirait d'un rien pour que ça tourne au vilain.



Les Comités d'Usine

Brouf! Si on en croyait le *Radical*, un quotidien qui a salement mis un doigt dans le Panama, la Question Sociale serait résolue.

Et ça, grâce aux *Comités d'usine*!

Plus d'un bougre va écarquiller ses quinquets, se demandant ce qu'est cette nouvelle invention.

Voici l'histoire. Les prolos d'une usine se réunissent, et tous en chœur vont trouver leur singe; ils lui tapent d'abord sur le ventre, après quoi ils lui poussent leur petit boniment: « Espèce de birbe, qu'ils lui font, nous avons marré de bûcher dans les conditions actuelles. Tu es toujours sur notre poil, trouvant qu'on n'abat pas assez de besogne; tes contre-coups nous canulent, kif-kif dix-huit lavements; nous sommes arrosés d'amendes bougrement amères... Soupé de cette existence! A l'avenir, voici comment on manœuvrera: nous restons dans ton bagne, censément sous ta dépendance; on exécutera tes commandes au plus vite et tu nous les paieras au tarif. Pour ce qui est de nous foutre à la porte, de rognier les salaires, de nous engueuler comme des savates, de nous foutre des amendes à tire-lari-got, faut en faire ton deuil... »

Hein, les camaros, vous voyez d'ici le tableau?

Turellement, le *Radical* l'a doré un sacré brin: y a pas encore d'exploiteur qui ait enduré que ses ouvriers deviennent à ce point les maîtres de son usine.

Voici de quoi il retourne: Si je ne me fous pas le doigt dans l'œil, le premier comité d'usine qui ait fonctionné est celui de la verrerie Richarme, à Rive-de-Gier.

C'est de celui-là qu'a jaspiné le *Radical*.

Et c'est même parce que les patrons métallurgistes du patelin ont le trac qu'on leur impose un fourbi du même genre, qu'ils font actuellement tant de mistouffes à leurs ouvriers.

Ceci dit, voici comment ça se manigance à l'usine Richarme: c'est une verrerie dont les fours ne s'éteignent jamais; trois équipes se relayent de huit heures en huit heures.

Comme tous les verriers sont syndiqués, il y a, par brigade, un syndic et un suppléant-syndic qui touchent les cotisations, — et outre ça, portent au patron les réclamations des prolos, chaque fois qu'il y a quelque chose qui cloche. Ils ont l'œil à ce que les contre-coups ne rognent pas les salaires et n'empiètent pas sur les prolos.

Voici un exemple: la semaine passée le directeur donna à un ouvrier qu'il supposait peu à la coule, des bouteilles à faire à raison de trente sous le cent, — au lieu de trente-six sous, prix du tarif.

Pas bête, le prolo fit sa plainte au syndic de sa brigade, celui-ci fit prévenir les syndics des autres brigades en travail; tous en chœur ils se réunirent dans une cour de l'usine, et, après une petiotte délibération, ils allèrent trouver le patron à son bureau.

Le jean-foutre fut forcé de mettre les pouces et de donner raison au prolo: il paya ses bouteilles trente-six sous le cent.

Il est bougrement certain que sans cette solidarité, le réclamant aurait dû faire ses bouteilles à trente sous, ou bien subir huit ou quinze jours d'arrêt, — bidard si on ne l'eut pas foutu à la porte!

Voilà la besogne du comité d'usine: il fait respecter les tarifs!

Mais, nom de dieu, il n'a pas encore supprimé les contre-coups;

Il n'a pas enlevé au patron son droit d'embauche;

Il n'a pas transformé les prolos en travailleurs libres!

Pourquoi donc le *Radical* monte-t-il un bateau pareil à ses lecteurs?

Té! C'est pas malin à deviner: Aux grincheux qui lui prouveront que sa garce de République n'a rien fait pour les ouvriers, — ce quotidien bourgeois répondra en se poussant du col, que c'est sous son cochon de règne que les comités d'usine ont commencé à fonctionner.

Et zim ba-la-boum! En avant la musique: Vive la République des Panamitards!

Tout de même, nom de dieu, quoique n'étant pas un fourbi faramineusement espatrouillant, les comités d'usine ont du bon.

Principalement, en ce sens que ça change l'orientation de la tactique des prolos, dans leur guerre contre les patrons.

Grâce aux hableries des socialos à la manque, à force de leur entendre seriner qu'il faut des bonnes lois, quantité de bons bougres avaient toujours le nez viré du côté de Paris.

Les bonnes lois! C'est kif-kif le Messie que les youtres de l'ancien temps espéraient d'une minute à l'autre.

Le Messie leur a posé un sacré lapin, nom de dieu! Il n'est jamais venu, — ils l'attendent encore.

Ce qui prouve qu'ils ne sont pas pressés.

Moins niguedouilles que les youpins, les bons bougres commencent à la trouver mauvaise. Ils ont plein le dos de poirotter dans la mistouffe, espérant des bonnes lois qui ne viennent jamais.

Or done, l'idée leur est venue de faire eux-mêmes leurs petiotes affaires.

Au lieu de supplier la gouvernance, ils comptent simplement sur leurs biceps pour museler leurs exploiters.

C'est bougrement plus logique, pétard de dieu!

Evidemment, les comités d'usine ne sont pas ce qu'il y a de plus rupinskoff. Mais ils sont le commencement d'une nouvelle tactique: la guerre que les prolos soutiennent directement contre les patrons, — en dehors de la politiciaille, et sans réclamer l'appui des grosses légumes.

Turellement, faut pas que les verriers de chez Richarme (de même les gas qui marcheront sur leurs traces), s'endorment sur le rôti.

Les comités d'usine ne sont qu'un saut de puce, comparé à ce qu'on doit viser: on n'aura carrément foutu les patrons à la raison que lorsqu'on les aura fait démissionner, — de gré ou de force!

C'est alors seulement que les prolos associés auront réalisé ce que le *Radical* appelle « la République à l'atelier. »

« Ben oui, mais du coup, personne ne voudra plus en foutre une secousse! » va rebiffer une niguedouille.

Sacré pochete! C'est les richards qui te poussent une pareille réponse, afin que tu moisisses dans ton abrutissement, croyant qu'il n'y a pas d'issue.

Sache donc que notre carcasse est conformée de telle sorte que le turbin nous est aussi nécessaire que la boustifaille.

Pour l'instant, je n'en dégoiserais pas long là-dessus. Je veux simplement prouver par un exemple, que quand les patrons y trouvent leur intérêt, ils savent lâcher la bride à leurs prolos.

C'est chez les typos que je vas piger le flanche : les grands quotidiens se foutent sur pied en quatre ou cinq heures ; il sont composés par une équipe de 12 ou 15 typos qui pendant ce temps, donnent un rude coup de collier.

S'ils avaient un patron sur le râble et qu'ils soient payés à l'heure ou aux pièces, ils ne se décarcasseraient pas, ... et le quotidien paraîtrait le surlendemain.

Pour lors, voici comment les patrons imprimeurs tournent la difficulté : ils fournissent le matériel d'imprimerie, prélèvent leur bénéfice, — et c'est tout !

L'équipe des typos s'organise à sa guise et se recrute elle-même ; jamais un patron ni un contre-coup ne fait une observation à un prolo.

A l'atelier, liberté complète ! Chacun prend ses aises, et si l'un a envie d'aller licher une verree, il s'en va chez le bistrot... personne n'y trouve à redire.

Si un jour un bon bougre a envie de tirer sa flemme, il n'a pas de permission à demander : un copain le remplace et tout est dit !

C'est grâce à cette liberté, que les patrons ont été assez marioles de laisser à leurs prolos, que les quotidiens arrivent à paraître à heure fixe, et à se bâcler si vivement.

Et foutre, cette liberté est pourtant bougrement relative ! Quoique ça, elle donne des résultats espatrouillants.

Nom de dieu, ça serait bien autre chose si les gas n'avaient pas à la patte le fil patronal, et s'ils étaient des hommes vraiment libres et émancipés.

Oh oui, foutre, dans une société où y aura ni patrons ni gouvernants, y aura pas à craindre que des fistons tirent à cul et refoulent à la besogne, — ils auront plutôt besoin d'être modérés.



RATICHONNERIES

Qui dit curé, dit cochon !

C'est le métier qui veut ça, nom de dieu !

En effet, parlons peu, mais parlons bien :

D'où sort le curé ?

C'est habituellement un fils de paysan qui préfère cracher sur la terre que la cultiver ; des fois, c'est un fils de bourgeois qui a pris cette carrière parce qu'il y a davantage de ressources...

Mais, d'où qu'il vienne, le ratichon est toujours une sale feignasse qui a eu peur de l'existence, et qui s'est ensoutané pour se garer des avaros possibles.

Qu'attendre d'un pareil animal ?

Rien de propre, nom d'une bombe !

Il a fait vœu de chasteté?... Psutt ! Il s'en bat l'œil avec une queue de goupillon.

Ah foutre, c'est pas son vœu qui le gênera.

Comme le cochon n'a qu'à se faire du lard, le sang lui gargouille dans les veines. Faut que ça sorte de manière ou d'autre !

Si encore il n'était pas excité, ça lui serait moins dur de ne pas courir la gueuse ; mais y a pas méche qu'il résiste quand il a écouté les confessions de ses paroissiennes, grandes ou petioties.

Dame, ça sort par où ça peut !

Y en a qui vivent sur le commun, se payant un gentil chapelet de femmes mariées.

D'autres, préfèrent la chair fraîche des gosselines grandelles.

A d'autres, il faut les petites filles et les petits garçons.

C'est forcé, nom de dieu ! Pour qu'un ratichon tienne sa promesse de chasteté, faudrait

qu'on le châtre carrément, — kif-kif un chapon.

Et encore ! Il se pourrait que le putassier trouve moyen de salir des gosses ?

Tout bien ruminé, y a qu'un moyen, mille dieux, — et foutre, il est bougrement radical ! Ce serait de châtrer les frocards par tous les bouts, — aussi bien du côté de la tête que du côté des pattes.

Ce qui m'occasionne une pareille ruminade, c'est une sacrée histoire qui m'arrive de Malain, un petit patelin de la Côte d'Or.

Depuis un demi-siècle, il a défilé dans le pays une chiée de ratichons de tout poil, — et pas un qui méritât deux liards d'estime !

Les vieux se souviennent que dans les environs de 1830, ils eurent un curé qui sans l'opération du pigeon, flanqua un polichinelle dans le tiroir de l'institutrice.

Quand l'évêque sut la chose, au lieu de châtrer l'animal, il l'envoya dans un autre patelin... engrosser une autre institutrice.

En place de celui-là, vint un cléricochon paillard comme trois douzaines de coqs. Celui-là ne choisissait pas : il tapait dans le tas ! Jennes ou vieilles, bossues ou bancales, toutes les commères du pays lui étaient bonnes.

Pour donner un peu de variété au populo de Malain, l'évêque leur envoya ensuite un soulard qui pompait comme un templier.

Le dernier de la série a été l'abbé Guerre, un sale cochon qui, depuis vingt ans, violait les petits garçons et les petites filles. A force, ce crapulard a eu des malheurs ! L'autre dimanche on l'a foutu au clou ; il est actuellement à la prison de Dijon, où on le bichonne kif-kif un petit panamiste.

Nom de dieu, pour entoiler cet infect salaud, les juges y ont mis de la réflexion !

C'était pourtant pas par ignorance qu'ils ne bougeaient pas : les saloperies du curé Guerre étaient connues, archi-connues !

Pendant les leçons de catéchisme, le crapulard prenait une fillette sur ses genoux, ordonnant aux autres de baisser les yeux, avec défense de reluquer ce qu'il faisait.

Pour confesser les petioties, il les amenait une à une à la sacristie et les faisait agenouiller entre ses sales guibolles.

D'autres fois, il passait une revue d'habillement. Il levait robes et jupons, faisait écarter les jambes des petites filles et du doigt et de l'œil vérifiait si les pantalons étaient fermés ou non.

Un jour, il releva la chemise d'une gosseline, lui disant qu'elle avait un bouton, qu'il fallait qu'elle se le laisse percer — avec le doigt.

Je m'arrête, nom de dieu, car c'est de la dégoutation pure ! Le peu que j'en dis est de la gnoqnotte... jugez du reste, les camaros !

Quoique ça, les enjuponnés renaudaient ferme : ça leur faisait mal au cœur d'entoiler un frocard ! Ah foutre, ils n'auraient pas barguigné si longtemps, s'il s'était agi d'emmerder un zighe d'attaque.

Mais un ratichon ! Y avait pas de preuves... Dame, ça se comprend : on est un peu cousins entre enjuponnés et ensoutannés.

Le métier diffère un tantinet, mais les vices sont tout pareils, nom de dieu !

Aussi, c'est pas contre les juges que je suis à cran.

Ce qui me fout bougrement en rogne, c'est de savoir que les papas des gosselines violées ne bougent pas plus que des andouilles ficelées.

Qu'ont-ils donc dans les tripes, pour que l'envie ne leur vienne pas de se venger ?

Et les mères, cré pétard ?

Si elles avaient du sang dans les veines,

m'est avis qu'elles auraient déjà enfoncé les portes de la prison et, déculottant le ratichon, lui auraient fait passer pour longtemps l'envie de salir leurs loupiots.

Les sacrées bougresses n'ont pas bougé !

Faut-il donc supposer que le curé Guerre caressait le menton aux mères, — après avoir levé le jupon à leurs fillettes ?

L'ETAT-PATRON

Les socialos à la manque nous serinent sur tous les tons que le jour où ils tiendront la que de la poêle, nous serons heureux, kif-kif des coqs en pâte.

Avant de nous jabotter leurs fariboles, ces bougres-là ne feraient pas mal de reluquer autour d'eux.

On connaît leur tarte à la crème, nom de dieu !

Nous foutre tous sous la coupe de l'Etat, devenu le grand et l'unique patron du populo, n'a rien de bien chouette.

En effet, cré pétard, on a des échantillons du système : sans aller en chercher dans la lune, y a qu'à voir ce qui se passe à l'Arsenal de Cherbourg.

Ce sacré bagne est un modèle d'usine socialarde : tout s'y manigance sur les ordres de la gouvernance.

Et j'ai pas besoin de dire aux camaros, que les bons bougres y sont aussi carrément exploités que dans le bagne du premier patron venu.

Outre ça, les camaros du port de Cherbourg ont à se garer de la langue dorée des bouffe-galette.

En temps d'élection, ces jean-fesse les pelotent, leur disant : « Votez pour bibi, j'irai trouver mossieu le minisse ; les alouettes vous dégoulineront toutes rôties dans le bec... »

Une fois l'élection bâclée, les gas attendent le bec ouvert : non seulement ils se tapent pour des alouettes, mais il ne leur vient même pas de sardines !

C'est ainsi qu'ils ont été roulés dans les grands prix par Cabart Danneville, leur dépoté.

Y a quatre ans, il leur a débagouliné une foulitude de promesses, plus faramineuses les unes que les autres.

A ce moment, bibi avait le nez creux, quand il disait aux bons bougres : « Ne croyez pas ce jean-foutre de Canard-là ! Ce qu'il en fait, c'est du battage pour décrocher son mandat de dépoté et palper ses vingt-cinq balles par jour. Quant à vous obtenir un liard d'augmentation de salaire, vous pouvez vous fouiller, si vous avez des poches ! Le cochon n'en fera rien, — pas plus que celui qui nageait à l'Aquarium avant lui... Pas plus que le plus riche merle que vous pourriez expédier à sa place. »

Hé bien, nom de dieu, voilà le mandat du Canard fini, — ses quatre ans se sont dévidés en douce.

A part qu'il a régulièrement passé à la caisse chaque fois qu'il en a eu l'occase, — qu'a-t-il foutu ?

Rien, mille sabords !

Non seulement vous n'avez rien eu, mais le plus raide, c'est qu'on a diminué vos salaires en organisant le travail à la tâche ! si bien que vous faites le même turbin qu'autrefois, avec cette différence qu'on trouve moyen de vous rabotter 315 mille balles de salaires.

C'est pas un sou, nom de dieu !

Et qu'on ne vienne pas nous seriner que cette belle galette qu'on ne peut vous donner aujourd'hui, on vous la distribuera plus tard.

C'est une menterie, pétard de dieu !

Est-ce que le minisse de la marine n'a pas

déclaré à vos bouffe-galette que vous êtes tous des feignants et qu'on vous payait encore trop cher pour la besogne que vous abattez ?

Ce sacré dos vert, il n'avait donc pas reluqué ses écailles !

Et y a pas à dire que je jacasse des bourdes ? Ce sont les bouffe-galette eux-mêmes qui l'ont raconté dans les journaux de votre patelin.

Bien mieux, n'y a-t-il pas eu des dépotés qui ont carrément déclaré à l'Aquarium que vous ne faites pas le quart de l'ouvrage des ouvriers de l'industrie ? Et pas un qui ait rouspété et ait pris votre défense.

Ainsi, non seulement ces bougres de chameaux ne vous donneront pas un radis de plus, mais encore ils ont le toupet de vouloir vous faire masser aussi fort que des ouvriers qui sont payés deux et trois fois aussi cher que vous !

Crédieu, sans compter le passé, voilà quatre ans qu'on se fiche de votre fiote.

Allez-vous encore vous laisser piper par des candidats, aux élections prochaines ?

Allez-vous encore expédier à l'Aquarium un bouffe-galette qui se gobergera à vos crochets, tandis que vous crèverez la faim avec vos femmes et vos gosses ?

Nom de dieu, le vieux Peinard espère bien que vous ne serez pas assez cruchons pour repiquer au truc.

Pour aujourd'hui, il vous plaque, mais il se réserve de tailler une bavette avec vous la semaine prochaine et de vous donner son petiot avis pour foutre de l'ordre dans vos affaires, — de façon qu'elles se mijotent un peu mieux !

Or donc, à samedi !



PAUVRES GUEULES NOIRES !

Il existe, à Doyet, un baigneur minier qui a pour directeur un sale jésuitard nommé Bébé.

Cochon de bébé, nom de dieu ! Il est toujours à ruminer une vacherie pour gruger les prolos. Chaque quinzaine, surtout le jour de toiser le turbin accompli par les mineurs est le prétexte soi-disant honnête pour gratter sur les payes.

Y a bien des zigues à poil qui la trouvent mauvaise. Malheureusement, nom de dieu, à côté d'eux, y a des pauvres serins qui ont du pissat de richard plein les veines et de la bouze de vache sur les yeux.

Ils se laissent voler sans rouspéter !

Puis, quand ils voient qu'ils n'ont guère à toucher, ils s'en vont trouver mossieu Bébé, font des platitudes et obtiennent 10 ou 20 balles d'acompte, qui leur sont retenues la quinzaine d'après.

Turellement, les pauvres feux se lamentent, geignent qu'ils ne gagnent pas assez.

Sacrés jean-jeans, vous gagnez suffisamment : si on vous aboulait la somme ronde, vous auriez plus qu'il ne vous faudrait pour vivre bien à l'aise.

Mais voilà, vous ne touchez pas ce que vous gagnez !

La grosse part vous est barbottée, — la preuve, c'est que la vermine et toute la haute pègre de la mine s'engraisse à vos frais.

Et dire, nom de dieu, que journellement les gardes-chiourmes à qui vous vous plaignez de ne pouvoir vivre avec si peu vous donnent la solution.

« C'est à prendre ou à laisser ! » qu'ils vous disent en grognant.

Eh foutre, la baliverne est plus vraie qu'ils ne pensent : Y a à les laisser eux de côté et à

prendre possession de la mine en continuant le turbin pour votre compte.

Vingt dieux, une fois cette racaille foutue aux tinettes, vous verriez comme ça ronflerait chiquement : vous pomponneriez la mine, y aurait plus d'accidents et vous pourriez enfin croustiller à ventre déboutonné.

CRAPULERIES DE CONTRE-COUP

Vienne. — Bien souvent, les contre-coups sont ce que les singes les font. Cette fois, cré pétard, c'est tout le contraire !

C'est un salopaud de contre-coup qui fait des mistouffles aux bonnes bougresses qu'il a sous sa coupe, — et cela même en dépit des singes.

Le birbe en question se nomme Villeneuve, contre-coup de la maison Frainay.

Les patrons sont des exploiters kif-kif les autres ; mais les turbineurs ne rognent pas trop contre eux. Par exemple, faut entendre parler du garde-chiourme Villeneuve : « On ne le pendra donc pas, cette sale rosse !... On ne le foutra donc pas à l'eau, cette vache-là !... » C'est le refrain qu'on entend tous les jours sur le compte de ce triste personnage.

Pour tout dire, mille bombes, il est le cauchemar de tous ceux qui sont sous sa férule. Qu'une ouvrière soit dix minutes en retard, et c'est un agonissement de sottises à n'en plus finir : « Sale vache, sale pute, vieille pourrie... » et ainsi de suite.

Hein, les amincées, comme politesse, c'est pas trop mal !

Et ce n'est encore rien, nom de dieu ! Le crapulard ne s'en tient pas aux paroles : il commet des actes bougrement révoltants :

Depuis quelque temps, il a fait baisser les façons dans des proportions faramineuses, si bien que les pauvres bougresses ne gagnent plus rien.

Or, l'autre jour, à la paye, une ouvrière se plaignait de ne plus pouvoir bouffer à sa faim en gagnant 9 et 10 balles par semaine.

Elle avait bougrement raison, nom de dieu !

Je voudrais bien voir la gueule que feraient les voleurs qui sucent le sang des prolos, si on leur foutait trente ronds par jour pour boulotter ?

« Eh bien, que dit la mère Frainay, on va augmenter un brin les coupes, et vous vivotez un peu mieux... »

Le brigand de Villeneuve, qui était là, se fout à gueuler comme trente-six veaux, disant aux singes qu'ils n'étaient pas des patrons, que si les ouvrières voulaient, elles gagneraient bien plus, — et patati, et patata.

Si bien que l'augmentation tombe dans le sciau !

Faut-il être canaille, bon dieu, pour faire des machines pareilles !

Jusqu'ici, les prolos n'ont pas trop pris en grippe les singes Frainay, mais si ça continue, ils vont les foutre dans le même sac que leur garde-chiourme, car chaque bon bougre va se dire : « S'ils n'étaient pas de même farine, ils ne feraient pas bon ménage... »

LE ROI DU PAYS !

Amplepuis a la déveine d'être sous la coupe d'un jean-foutre qui est le plus gros proprio du pays et outre cela est fabricant de soirées et maire.

Ce sacré exploitateur s'appelle Ulysse et il est quasiment roi du pays.

Il occupe dans son baigne presque tous les ouvriers de l'endroit. C'est dire qu'il les gruge dans les grands prix, nom de dieu !

Les plus marioles des prolos gagnent quarante sous par jour, — c'est pas étonnant que le patron soit riche comme un Crésus !

Et si encore le maudit singe donnait régulièrement du turbin à ses esclaves ?

Mais non ! Il les fait chômer assez souvent ; de telle façon que les pauvres bougres sont toujours dans la mistouffe jusqu'aux oreilles. Ils se rongent les poings de rage, — surtout quand ils n'ont pas de quoi foutre la bequée à leur nichée de loupiots.

FOURBIS PATRONAUX

Besançon. — Il y a quatre ans l'horlogerie subissait une crise épouvantable, due aux progrès accomplis dans cette industrie.

Tandis que dans tous les autres patelins la machine coupait les bras aux ouvriers, on continuait à Besançon à fabriquer les mêmes bricoles à la main.

Pour lors, les petits bourgeois créèrent une ligue qui avait pour but de faciliter à Besançon l'établissement de fabriques d'horlogerie ou autres.

Le conseil municipal fut très coulant : il annonça qu'il ferait conduire l'eau et le gaz gratuitement et qu'il donnerait aux fabricants qui voudraient s'installer chez eux, un délai de dix ans pour payer le terrain d'emplacement. Il aboula même 10 mille balles de subvention à la fabrique Jailleu.

Mais, nom de dieu, le conseil cival avait compté sans les autres fabricants installés depuis longtemps à Besançon. Quand ils virent qu'on donnait des subventions aux nouveaux, les birbes firent du fouan, menaçant de s'en aller ailleurs si on ne leur graissait pas la patte à eux aussi.

Y en eut même une, la fabrique Geismar, qui alla subito s'installer près de Genève ; le conseil la fit revenir en lui aboulant ses frais de déplacement, plus 10 mille balles.

Les fabriques qui reçurent des subventions avaient certaines conditions à tenir ; elles devaient occuper un certain nombre d'ouvriers et payer un bon prix leur travail.

Oh, les patrons promirent tout ce qu'on voulut, — mais ils surent trouver pour ne pas tenir leurs engagements. Sans doute quelques pots de vin habilement distribués firent taire ceux qui l'auraient trouvée mauvaise.

Ainsi, la fabrique Geismar a eu son déplacement payé pour elle et son personnel. Mais, après avoir avancé l'argent aux ouvriers pour leur voyage, elle s'est fait rembourser petit à petit.

De ce coup, elle a donc touché deux fois la somme, nom de dieu !

Deuxième, un ouvrier est venu affirmer en réunion publique que cette fabrique, pour faire croire qu'elle tenait ses engagements vis-à-vis de la municipalité usait d'un truc : Chaque fois que la commission municipale venait vérifier si le nombre d'ouvriers y était bien, la fabrique Geismar empruntait des ouvriers à un atelier contigu, mais appartenant à un autre patron.

Et le tour était joué, nom de dieu.

L'ouvrier qui a débiné le truc a offert d'en faire la preuve en fournissant des témoins.

Y avait à la réunion un conseiller cival qui parlait d'intenter un procès à la fabrique... Mais messieurs les conseillers cipaux s'en sont bien gardés.

Il est clair comme de l'eau de roche que toute cette fripouille s'entend bougrement bien ! En effet, comment Geismar aurait-il pu envoyer chercher des prolos pour boucher les vides, juste au moment où la commission de surveillance municipale rapliquait ?

Ah ! foutre, j'ai une chieée d'autres tuyaux, — ça sera pour la semaine prochaine.

AU PALAIS SOCIAL

Guisse. — Ah foutre, c'est pas les preuves qui manquent pour démontrer que le familistère est un baigne du même tonneau que tous les autres.

Pour aujourd'hui que je jacte sur le directeur Sékutovicz, le plus feignasse et le plus roublard de l'usine.

Y a dix ans que le sale type fit son entrée nu-pattes au Palais Social ; il arrivait de Grenelle, où il avait ruiné une quinzaine de bons bougres qui s'étaient associés à lui.

Le grand truc du type fut de peloter le vieux sacripant de Godin, (qui en 1871 étant dépoté, vota des félicitations aux assassins versaillais ; de la part d'un birbe qui se disait socialo, c'est assez vache.)

Le Sékuto a d'abord été le novateur d'un

genre de travail à l'œil : Les jeunes gens de 14 ans qui entraînent au bain sous prétexte d'apprendre un état (ce qui est absolument faux), travaillaient six mois pour la peau. On leur promettait que la galette qu'ils auraient dû toucher, serait inscrite plus tard sur un torchon-cul appelé « Titre d'Épargne. »

Le sacré salaud savait bien ce qu'il faisait. En effet, quelques années après, les bons bougres qu'on avait endormis avec ces belles promesses, relouaient dans l'usine une pancarte, jusqu'il était dit qu'ils n'avaient pas besoin de faire de demande, car ils seraient refusés.

Pour quel motif? On ne le disait pas... mais c'était peut-être bien parce qu'ils étaient des bougres à poil.

Toujours est-il, nom de dieu, c'était un truc de voleurs!

Le Sekuto avait sans doute manigancé cette crapulerie, ainsi que beaucoup d'autres aussi infectes, pour se faire excuser la grosse somme qu'il avait gaspillée dans des soi-disant essais de chimie... Oh là là, mince de chimie!

Le jean-foutre savait se faire mousser : il serine à qui veut l'entendre que sa présence vaut 20 fr. l'heure, car s'il n'était pas là, les ouvriers n'en foutraient plus un coup.

Crédieu, si c'est ça, pourquoi donc qu'il est si souvent absent?

Ah foutre, c'est pas les prolos qui y trouvent à redire, à ses absences. En effet, car quand ils le voient défilier avec sa canne à épée qui ne le quitte jamais, (crainte des avaros); ils attrapent de telles coliques, qu'on croirait que c'est le choléra qui passe.

Dire qu'un uhlan pareil est le bourreau de 1.200 ouvriers, — c'est bougrement triste, nom de Dieu!

Y a pas, tout le monde lui obéit, kif-kif de vulgaires cabots.

Turellement, les délégués et les associés conservent ce gibier de potence et autres voleurs qui sucent les bons bougres.

Y a pas de pet qu'ils fassent un échenillage.

ROSSERIE DE JUGEURS

Angers. — Le copain Borda, qui avait été dernièrement condamné à six mois de prison pour vagabondage, était allé en appel.

La condamnation était si infecte que les enjuponnés de Rennes n'ont pas osé la maintenir, et ils l'ont acquitté.

Oh! mais, les marchands d'injustice ont trouvé un biais pour se venger; ils viennent de le foutre à nouveau au ballon, l'accusant d'avoir insulté le procureur de la Publique dans une habillarde que Borda lui avait écrite au moment de son acquittement.

Turellement, les roussins ont salement passé à tabac le camaro. En outre, ils l'ont laissé trois jours sans rien lui donner à bouffer.

PETIOTE MARMITADE

A Maubert-Fontaine, dans les Ardennes, un coup de dynamite vient de secouer ferme la maison du contre-coup de l'usine Péchenard.

Le birbe est, paraît-il, une sacrée rosse, toujours aux aguets d'une muflerie à faire aux bons bougres.

Les dégâts sont purement matériels; quoique ça, la frousse est générale.

Pour ce qui est de l'auteur, il court encore, — et faut espérer qu'on ne le paumera pas.

RICHES BOUGRESSES!

Carmaux. — L'autre jour, trois bonnes bougresses ont trouvé sur leur chemin une sacrée pouffiasse, la Gisclard, qui, au procès, fit une déposition que la Compagnie dut lui payer un bon prix.

La Gisclard débina les accusés le plus qu'elle put, nom de dieu!

Comme de juste, personne ne pouvait la voir en peinture.

Or donc, se trouvant en face de cette taupe, les trois bonnes bougresses en question, qui sont justement parentes des grévistes condamnés, lui ont foutu une tatouille carabinée.

Crédieu, d'un peu plus, elles l'auraient étripée!

Le lendemain, les pandores et des jngeurs se sont amenés pour arrêter une des bonnes bougresses, la mère Garand.

Nom de dieu, les gas de Carmaux ont fait une riche réception à cette engeance! Y a même eu un moment de bagarre et les gendarmes et les magistrats ont été hués de riche façon et accompagnés à coups de pierre.

MINCE D'APLOMB!

Decazeville. — Cré pétard, les crapulards de la haute ne doutent de rien!

Un chouette zigou, le copain Bras a été arrêté dans un café de Viviez où il débitait de riches chansons.

On va le faire passer en assises pour cris séditieux et provocation au meurtre.

C'est bougrement de l'aplomb!

Mais ce qu'il y a de plus salaud, c'est qu'on l'a foutu au clou et qu'on le garde, malgré que ça soit interdit par la loi contre la presse de 1881.

LES

36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

III

Tétringolade (Suite)

Tout à coup voyant dans la foule, des types aux costumes rigolboches, et s'apercevant qu'il était frusqué de sa robe de jugeur, il comprit la méprise dont il était l'objet, et se souvint qu'on était en mardi gras.

Le populo qui a les jugeurs dans le nez se figurait avoir affaire à un bon bougre voulant se payer la tête des marchands de l'injustice, et tous les types qui étaient là rigolaient comme une sardine qui a mangé des oranges.

Il fallait compter avec les flics, nom de dieu! Ces salops-là ne veulent pas qu'on rigole, surtout aux dépens de leurs patrons. Voyant de quoi il s'agissait, voilà qu'ils veulent emmener mon Beauterrier s'expliquer avec le quart d'œil.

« Mais je ne suis pas déguisé! » que fait le jugeur.

Du coup, le populo qui l'entourait, croyant toujours à une blague, se mit à éclater de rire, kif-kif une marmite qui a trouvé son emploi.

Les sergots, eux, ça ne rigole jamais!

Les voilà qui veulent à toute force emmener mon Beauterrier au clou. Turellement on se met à gueuler sec après eux; mais quand on voit la tronche piteuse du jugeur, qui au lieu de rouspéter, se laisse conduire comme un toutou, on le lache d'un cran.

« Qu'il aille se faire foutre! » Disent les bons bougres qui n'aiment pas les foireux. Et on le laisse conduire au commissariat.

En route il jurait ses grands dieux qu'il n'était pas déguisé, que ce costume était le sien, et qu'il était Mossieu de Beauterrier en personne.

« Ah! vous vous fichez de l'autorité, répondaient les cognes. Vous saurez ce que ça va vous coûter, mon garçon. Allons, marchez! Plus vite que ça. Ouste! Et fermez le bec, nom de dieu! »

Le jugeur ne souffla plus mot. Il était muet kif-kif un bouffe galette à qui on rappelle ses anciennes promesses électorales. Il espérait que tout allait s'arranger; ça s'arrangera en

effet, mais pas tout à fait comme il l'aurait voulu.

En arrivant au commissariat il voulut s'expliquer; le quart d'œil n'était pas là. Quelques jours auparavant, un proprio l'avait fait venir pour procéder à l'expulsion d'une de ses locataires, Mademoiselle Nini Bellefesse, une artiste du Théâtre des Fantaisies Bourgeoises, ou elle figure dans des tableaux vivants. Le quart d'œil la trouvant à son goût, s'était facilement arrangé avec elle. Turellement il ne l'avait pas expulsée, et en ce moment il était en train de toucher un à compte sur le montant de sa complaisance.

On conduisit Beauterrier devant le chien du quart d'œil, un jeune gommeux, une espèce de petit crevé qui la faisait à la pose et qui dépendait la moitié de ses appointements pour s'acheter du cosmétique. Ayant des prétentions à la littérature, il était en train de fabriquer des vers pour « le Plein de vide », une sorte de revue ou les jeunes bourgeoisillons accouchaient de gnoleries qu'ils croyaient intelligentes.

Histoire de rigoler, reluquez un brin cette salade:

Ode à Loxé

Gloire! Gloire à jamais au Préfet de Police,
Grâce à lui nous pouvons garder notre peau lisse.
Ce grand homme en un jour nous a régénérés
S'ils sortaient du tombeau, nos aïeux expirés
En voyant le Progrès, diraient: « Tout ça c'est
[chouette!

Carnot, la Tour Eiffel, Panama, la Galette!

Plus jamais n'est besoin de révolutions!

Mais ce qui dépasse nos admirations

C'est le fameux décret sur la muselière

Que désormais aux chiens.....,

Il s'arrêta un moment, cherchant une rime à « Muselière ».

Puis, ruminant en lui-même: « Il y a peut-être bien un vers boiteux? oh, si je pouvais recevoir les conseils de Jules de Glouvet, le maître du vrai art, j'arriverais! au fait, je vais lui écrire..... si je lui demandais une rime à « Muselière? »....

Crac, au moment où il allait s'engrener à nouveau dans sa cochonne de poésie, on vint lui dire qu'un « délinquant » arrivait.

Il se leva pour aller voir et tout en continuant à marmoter entre ses dents «...muselière... muselière...» il demanda de quoi il s'agissait. Quand on le lui eut expliqué, il répondit en frisant ses accroche-cœurs: « Grave, très grave! Tourner la magistrature en dérision!.. Il faut attendre l'arrivée de mossieu le commissaire. Consignez l'individu, en attendant qu'on l'interroge; ayez l'œil sur lui, surtout: ça doit être une de ces canailles d'anarchistes qui foisonnent dans le quartier ».

Beauterrier voulut protester; une poigne solide lui ferma le bec; il essaya de gesticuler.. Gh, nom de dieu, ça ne fut pas fini! Hélas il recevait une dégelée de coups de pieds et de coups de poings, sur la hure, au cul, dans les guibolles, derrière la tronche, partout, cré pétard.

Comme à leur habitude, les roussins tapaient à trois ou quatre à la fois. Si bien qu'en un clin d'œil, le jugeur eut sur la poire les 36 couleurs de l'arc-en-ciel.

Selon la force, le nombre et l'endroit des coups de poings, ils firent des marques jaunes, vertes, bleues, caca d'oie et vert pomme pas mûre. Son pif ressemblait à une tomate déjà machée; ses joues étaient kif-kif une demi livre de vieux roquefort; son caillou tout déplumé était bosselé comme un plant de citronilles, ses yeux paraissaient une omelette d'œufs pourris; sa bouche était un vrai cul de vache.

Bref, il avait écopé d'un passage à tabac en règle!

(A suivre).

(1) Voir le commencement depuis le n° 200.



Zo d'Axa, qui avait été arrêté, ainsi que je l'ai raconté, près de Jérusalem, en vertu de garces de lois vieilles de 150 ans, vient de rappliquer à Paris.

Après quelques jours de poirotage au Dépôt, on l'a fourré à Pélagos, où il rumine sur les conquêtes de la Révolution de 93...

L'Endehors, qui avait un moment cessé de paraître, a repiqué au truc depuis trois semaines.

Mille bombes, va falloir que les grosses légumes italiennes s'habituent aux petites marmites :

A Messine, on est arrivé juste à temps pour couper la mèche d'une bombe qui se pavait sur les escaliers du Palais de la Préfectance.

A Rome, dans la turne d'un dépôté, une petite marmite a aussi fait des siennes : elle a esclaffé carrément, démantibulant la pipe à moitié.

COMMUNICATIONS

PARIS

— Les camarades du groupe des 19^e et 20^e, rue de l'Atlas, sont prévenus que dorénavant le groupe se réunit 124, rue Oberkampf, chez Dumont, au premier.

— Tous les dimanches, après midi, réunion du Cercle International, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'Avant-Garde ouvrière, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier, et le dimanche de 3 à 6 h.

— Le Groupe du XVIII^e arrondissement se réunira le vendredi 26 février, chez Boudinot, 96, rue des Martyrs (au premier) (coin de la rue Marie-Antoinette).

Ordre du jour : Le droit à tous, par un compagnon.

— Salle Georget, 38, rue Aumaire, tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, conférence par le compagnon Georges.

Ordre du jour du vendredi 24 février : Révolution.

— Mardi 28 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Concert de l'Etoile Belge, maison Goossens, rue du faubourg Saint-Antoine, 203, près de la rue de Reuilly.

Conférence par le compagnon Georges.

Ordre du jour : Travail et Vol.

— Samedi 25 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Becker, 21, rue des Vignolles, au Château-Rouge, réunion des groupes « Les Travailleurs communistes anarchistes du XII^e », les « Egaux », club libre d'études sociales des XI^e, XII^e et XX^e et le groupe abstentionniste de Montreuil.

Ordre du jour : La propagande anarchiste.

Tous les compagnons des communes de Bagnolet, Montreuil, Vincennes et Fontenay-sous-Bois sont particulièrement invités.

Limoges. — Les lecteurs du Père Peinard qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

Troyes. — Les lecteurs du Père Peinard et de la Révolte sont priés de se réunir le dimanche 26 courant, à 4 heures du soir, chez Unterwald, marchand de vins, rue du Gros-Raisin, 11. Extrême urgence.

Bordeaux. — Les compagnons sont invités à venir dimanche au groupe, en vue du 18 mars,

pour s'occuper d'un banquet et d'une soirée familiale.

Doyet. — Les copains faisant partie du groupe anti-autoritaire sont priés d'assister à la réunion privée qui aura lieu le 26 courant au local convenu. Les copains désireux d'en faire partie n'ont qu'à s'adresser au copain A. M. de Doyet.

Blôis. — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit tous les mercredis; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales:

Le Père Peinard est vendu et porté à domicile par Colas Philippe, rue Chemonton, n° 3.

Charleville. — Les compagnons sont prévenus qu'une soirée familiale aura lieu le 26 courant, pour fêter le retour du copain Mailfait qui vient de tirer huit mois de séjour à la prison de Rethel, pour avoir prêté son concours à la désertion du sale type Loriotte.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

Le Havre. — Soirée amicale, tous les jeudis, soir à 8 heures, au local anarchiste, 11, rue Saint-Julien.

Rive-de-Gier. — Les copains qui pourraient disposer de brochures ou de journaux à distribuer sont priés de les adresser à E. Phillioux, 43, rue du Grand-Terray.

L'instant est propice et tout ce qui sera envoyé fera une utile propagande.

Nantes. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

Nouzon. — Réunion des *Déshérités*, le dimanche 26 février, à 6 h. du soir, chez Hardy. — Adresser les correspondances au copain Roger, 12, rue de la Chappe.

Saint-Etienne. — Groupe de Bellevue, tous les dimanches, jusqu'à nouvel ordre, soirée de famille, avec lal, rue des Mouliniers, n° 3.

Jaumont. — Les compagnons qui veulent faire partie du groupe anarchiste en fondation peuvent s'adresser au copain Balle Adolphe. Lui adresser les correspondances.

Perpignan. — Le Père Peinard et la Révolte sont en vente place Arago et portés à domicile par Tourner.

Brest. — Le Père Peinard est crié dans les rues. En vente chez Guerenneur, 2, rue Grave-ran.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le Père Peinard est crié dans les rues par Peiffer.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe l'Avenir social, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévéque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois; conférences, chants et poésies.

Toulon. — Réunion du groupe la Révolte des Travailleurs, tous les jeudis et samedis soirs, chez Nivert, chand de vins, rue Garibaldi, 7.

Une bibliothèque est à la disposition des copains.

— Toutes les publications anarchotes sont en vente dans tous les kiosques. Dépôt général : Rimpal, au bas de la rue Neuve, près le port.

Argenteuil. — Réunion du groupe tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Chabert, marchand de vins, 24, rue du Port.

Bons bougres, demandez à votre bistrot un verre de Dynamite.

Rien de tel après le boulotage : ça fait digérer chouette, — et en même temps ça maintient au cœur la haine des bourgeois.

Si le troquet ne sait pas où se vend la *Dynamite*, engueulez-le et dites-lui que pour trois balles, plus les frais d'octroi, il en aura un litre. Il n'a qu'à adresser sa commande au fabricant :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne)

Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du Père Peinard, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux	» 15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890.....	» 50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891.....	» 10
Ephémérides anarchistes 1892.....	» 25
Collection du Ça Ira, 10 numéros (1888)	» 60

Les demandes doivent être accompagnées du montant de la galette.

Le copain Lécuyer est l'inventeur d'un nouveau moteur similaire par son fonctionnement aux moteurs à gaz perfectionnés, mais où le gaz est remplacé par un élément chimique, économique, peu volumineux et très transportable.

Ce moteur réunit les conditions de légèreté, force, grande facilité de conduite et n'occasionne aucun encombrement de combustible. Il a pour ces raisons une quantité d'applications pratiques; par sa légèreté il s'adapte surtout aux tricycles, voitures de plaisance, ballons, etc.

Un capitaliste intelligent veut-il fournir à Lécuyer les moyens de construire son premier appareil adapté au tricycle et de prendre un brevet. La somme nécessaire est peu importante.

Une part des bénéfices sera attribuée à la propagande révolutionnaire.

Ecrire ou voir le compagnon au bureau du journal.

Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égarent en route très facilement.

Lettres et mandats doivent être adressés :

A l'Administrateur du Père Peinard.

PETITE POSTE

M. Besançon — C. Clermont — P. Lille — P. Castres — R. Genève — P. Châlons — F. Amiens — G. Trélazé — S. Nîmes — B. Limoges — G. Perpignan — P. St-Chamond — D. St-Etienne — S. Cette — G. St-Nazaire — A. Angers — H. Havre — P. Roanne — L. Troyes — B. Sedan — R. Vauvillers — A. Surgères — G. Mustapha — L. Happonvillers — X. Vienne — D. Alger.

— Le compagnon H. Dutou, de Barcelone, demande l'adresse de Hubert Coudry (H. Dutou, rue de la Crèche, 10, Bordeaux).

— Le Piloni Sédanais remercie le copain métallurgiste de Woidein des journaux et brochures qu'il a envoyés et le prie de faire connaître son adresse.

— Le compagnon Marcel, du café Phocéan, est prié de donner des nouvelles, 8, rue des Treilles.

— S. Amiens. — Déjà reçu une chière de malheurs, mais pas encore vu s'amener le dernier, celui qui sera le comble des malheurs.

— T. Bordeaux. — Tous ceux qui, avant que le dernier numéro du feuilleton ait paru, auront deviné le dernier malheur du magistrat Beauterrier, auront également droit à l'abonnement d'un an.

— Les Compagnons qui correspondent avec Gustave Bouillard, de Nouzon, sont prévenus de ne plus rien lui envoyer, car il est en prison pour trois mois, condamné, quoique innocent, par la Cour d'appel de Nancy.

— Les camarades d'Alger demandent au compagnon Marmande s'il a reçu les 4 lettres qui lui ont été envoyées ?

L'Imprimeur-Gérant : J. LÉCUYER

Imprimerie spéciale du Père Peinard
4 bis, rue d'Orsel, Paris

Le Propriétaire



« Regardez cette face vulgaire, sur laquelle ne brille aucune étincelle de génie, d'amour ni d'honneur. L'œil est louche, le sourire faux, le front inaccessible à la honte, les traits heurtés, la mâchoire formidable; non pas la mâchoire du lion, la mâchoire de l'hippopotame... » (Proudhon),